Document generated on 06/01/2025 5:33 p.m.

Enfances, Familles, Générations

REVUE INTERNATIONALE

Utilisation des langues chez des couples interculturels à Hong Kong : quels impacts sur les constructions identitaires?

Fred Dervin

Number 17, Fall 2012

Regards croisés sur la mixité conjugale

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1013417ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1013417ar

See table of contents

Publisher(s)

INRS-UCS

ISSN

1708-6310 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dervin, F. (2012). Utilisation des langues chez des couples interculturels à Hong Kong : quels impacts sur les constructions identitaires? *Enfances, Familles, Générations*, (17), 98–118. https://doi.org/10.7202/1013417ar

Article abstract

This paper examines the construction of identities of three intercultural couples who share English as a lingua franca (but also other languages) in their day-to-day communication in Hong Kong, one of China's Special Administrative Regions. I argue that this type of language contact, to date insufficiently studied, can generate new ways of looking at intimate intercultural relationships. The study is based on an anti-essentialist but constructionist understanding of identity, that allows bringing out a number of misunderstandings and identity games present in the couples' discourses.

Tous droits réservés © INRS-UCS, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

EFG
REVUE INTERNATIONALE
ENFANCES FAMILLES GÉNÉRATIONS

No. 17, 2012, p. 98-118
efg.inrs.ca

Utilisation des langues chez des couples interculturels à Hong Kong : quels impacts sur les constructions identitaires?

Fred Dervin
Université d'Helsinki
fred.dervin@helsinki.fi

Résumé

Partant du contexte d'une des régions administratives spéciales de la République populaire de Chine, Hong Kong, cette étude s'intéresse aux constructions identitaires de trois couples interculturels ayant recours à une lingua franca (l'anglais mais aussi d'autres langues) pour communiquer au quotidien. Ce contexte, peu étudié, peut apporter de nouvelles pistes dans l'étude des relations intimes interculturelles. La recherche est fondée sur une approche antiessentialiste, mais constructionniste de l'identité, qui permet de faire émerger certains malentendus et jeux identitaires dans les discours des couples.

Mots clés : *interculturel, lingua franca, identités, Hong Kong, constructionnisme*

Abstract

This paper examines the construction of identities of three intercultural couples who share English as a lingua franca (but also other languages) in their day-to-day communication in Hong Kong, one of China's Special Administrative Regions. I argue that this type of language contact, to date insufficiently studied, can generate new ways of looking at intimate intercultural relationships. The study is based on an anti-essentialist but constructionist understanding of identity, that allows bringing out a number of misunderstandings and identity games present in the couples' discourses.

Keywords*: intercultural, lingua franca, identities, Hong Kong, constructionism*

Pour Bauman (2004 : 17), sociologue des mondes contemporains, qu'il a baptisés « liquides », « *identity is the "loudest talk in town", the burning issue on everybody's mind and tongue* ». Le concept est d'ailleurs beaucoup discuté dans la recherche sur les relations intimes interculturelles. Pourtant, si l'identité est souvent utilisée dans ce contexte, la compréhension qu'en ont les chercheurs peut varier amplement et mener ainsi à des résultats et interprétations bien différents.

Cet article s'intéresse aux constructions identitaires de couples dits interculturels à Hong Kong, une des régions administratives spéciales de la République populaire de Chine. L'aspect linguistique (utilisation et choix des langues partagées) est au centre de la problématique et sera illustré à partir des pratiques de trois couples hétérosexuels, conjoints de fait, interviewés à Hong Kong. Comme la plupart des études sur les couples interculturels (Cools, 2009 : 431), nous partirons de l'expérience des partenaires étrangers, immigrés à Hong Kong. Les données traitées dans cet article sont tirées d'une étude plus large faite à Hong Kong (23 couples dont l'un des partenaires venait d'Europe). Le choix des participants à l'étude présentée ici (une femme, deux hommes) est fondé sur le fait qu'ils sont tous de nationalité française et qu'ils partagent le français comme première langue[1]. Il n'y existe, à notre connaissance, aucune étude sur les couples interculturels vivant dans des pays non francophones et dont l'un des partenaires est français dans la littérature. Travaillant à partir d'une analyse du discours linguistique de ce qu'ils énoncent, nous tentons de comparer l'utilisation de certains éléments linguistiques utilisés par les participants (par exemple : les modalités, les pronoms, les marqueurs de subjectivité, etc., cf. Marnette, 2005 ; Dervin, 2008) pour construire des images de soi et de l'autre.

Pour Philippe (2008 : 117), les mixités conjugales ont des « visages multiples ». Le contexte et les individus que nous allons observer confirmeront cette affirmation et ne permettront donc pas de généraliser les relations interculturelles à Hong Kong. La thématique centrale, l'utilisation et le choix des langues, a été peu étudiée dans la littérature sur ces couples. Ainsi, pour Cools (2009 : 432), nous manquons de données sur la façon dont les couples interculturels communiquent en général. Les travaux de Piller (2002), de Gundacker (2010) ainsi que nos travaux sur l'utilisation de lingua franca (langues de contact entre locuteurs de langues différentes) chez des couples mixtes (Dervin, 2009) représentent des exceptions.

Dans cet article, il s'agira donc d'observer comment les partenaires construisent leurs identités. On s'intéressera également à l'influence des Autres sur ces constructions lorsqu'ils parlent des langues partagées par le couple. Nous examinerons aussi les attitudes qui traversent leurs discours à propos de ces divers éléments.

Le contexte de Hong Kong est révélateur à cet égard, car on y parle aussi bien le cantonais (un « dialecte » du chinois) que l'anglais et la population étrangère représenterait de 5 à 10 % (*Statistics in Hong Kong*, 2010[2]; nombre d'habitants à Hong Kong en 2010 : 7 millions, *ibid*.). Ville portuaire clé en Asie du Sud-Est, Hong Kong connait depuis longtemps les mariages internationaux et transfrontaliers (*cross-border marriages*, Lin et Ma, 2008 : 407). Il est néanmoins intéressant de noter qu'aucune statistique officielle concernant par exemple les couples « internationaux » n'a pu être identifiée auprès des autorités hongkongaises. De même, les recherches semblent se concentrer sur les mariages transfrontaliers, notamment avec la Chine ou les mariages

[1] L'auteur de l'article travaillait dans un département d'études françaises lors de la rédaction de cet article.

[2] http://www.censtatd.gov.hk/hong_kong_statistics/statistics_by_subject/index.jsp

de type « *mail-order brides* » (Kim, 2010), mais trop peu sur les mariages internationaux (cf. par ex. Burton, 1993).

1. Identité, langue et culture chez les couples interculturels

1.1. Un appel à changer d'orientation dans les recherches sur les couples interculturels

Cette citation du sociologue Maffesoli (2004 : 78) guidera notre cadre conceptuel : « L'on est bien confronté à une nouvelle dynamique sociétale ne pouvant plus s'analyser au travers des divers concepts essentialistes qui nous sont familiers. La labilité existentielle en appelle à une présentation phénoménologique qui soit, elle-même, souple, fluide, en mouvement. » L'utilisation du concept d'identité dans les études interculturelles a souvent été critiquée pour sa compréhension solide, réifiée et essentialiste à travers notamment les appartenances nationales ou culturelles (Abdallah-Pretceille, 2003 ; Dervin, 2012 ; Holliday, 2010). Cette approche exclut l'individu au profit d'éléments extérieurs qui gouvernent ses pensées, ses actes, etc. En outre, elle est souvent a-contextuelle, dans le sens où le contexte environnant (macro ou micro, par ex. le lieu précis d'interaction) est écarté dans les analyses. À l'inverse, certains chercheurs y ont recours dans une compréhension « molle », qui positionne l'individu au centre, mais ne prêtent nullement attention au caractère intersubjectif et contextualisé des rencontres (Brubaker, 2004 ; Howarth, 2002 : 17 ; Gillespie et Cornish, 2009 sur ce biais individualiste). Dans notre étude, les identités que nos participants façonnent se fondent sur un certain contexte d'interaction (les trois individus ont été rencontrés en dehors de toute institution, dans des cafés dans des *malls* à Hong Kong), un interlocuteur (l'auteur est un chercheur rattaché à une université finlandaise, dont le français est l'une de ses premières langues) et une langue qui est utilisée pour parler des couples (dans notre cas, le français, qui était la première langue des partenaires étrangers interviewés). Cela signifie que les politiques identitaires qui se développent lors des entretiens ne correspondent pas forcément à une certaine « Vérité » ni à des constructions identitaires antérieures et postérieures aux entretiens (Dervin, 2012).

Depuis le début des années 2000, une autre approche de l'identité voit le jour, surtout en psychologie sociale, à travers le développement des études dites dialogiques (Linell, 2009 ; Hermans et Hermans-Konopka, 2010), en sciences du langage avec les théories de l'énonciation et la pragmatique (Marnette, 2005) et en anthropologie (Wikan, 2002 ; Bensa, 2010). Se positionnant dans des démarches théoriques et méthodologiques issues du constructionnisme social et du poststructuralisme (Piller, 2000 ; Pavlenko et Blackledge, 2004 ; Jackson, 2009), cette approche tente de mettre fin aux « malentendus » décrits supra, caractéristiques des approches de l'identité. Pour donner un exemple, en anthropologie, Bensa (2010 : 48) appelle le chercheur à travailler sur les « logiques » qui sont « politiques plutôt que structurales », car selon lui « tout est appris, réinterprété, réévalué. Nous n'avons accès qu'à ces processus de transformation ». Ainsi, l'étude qui suit se concentre uniquement sur des entretiens et ne tente en aucun cas de comparer les discours partagés dans d'autres situations, telles que des observations de recherche. Si l'identité est une construction, vouloir la comparer à d'autres situations de mise en scène discursive ne nous semblait pas vraiment pertinent (Marnette, 2005).

Dans le domaine de la communication interculturelle, les chercheurs proposent de ne plus s'intéresser, par exemple, à la manière dont les Finlandais communiquent entre eux ou avec des étrangers, dans leur propre langue ou dans une autre langue (Piller, 2000; Dervin, 2009). Au contraire, comme l'a proposé Piller (2000) : « *it might be much*

more useful to ask how cultural and national identity is "done", i.e. how it is constructed in ongoing interactions ». On observe donc comment les identités sont construites ou même coconstruites (car une identité prend forme par la rencontre avec un autre, même le chercheur) plutôt que de les décrire d'une manière objectivante et « solide ». Le terme « identification » a d'ailleurs été proposé pour souligner ces aspects processuels, mais il est souvent utilisé en guise de synonyme de l'identité dans son versant solide (Dervin, 2008).

L'interculturel est fréquemment considéré à travers les différences dites culturelles. Ainsi, dans la plupart des études sur les couples interculturels, notamment en psychologie et sociologie, la culture se place au centre des analyses, interprétations et explications proposées. Waldman et Rubalcava (2005 : 236), par exemple, exposent dans des termes clairement culturalistes (c.-à-d. que la culture explique tout phénomène) : « *The mutual provision of affect attunement becomes more problematic and difficult in intercultural marraiages because culture plays such a significant role in the construction of emotion* ». Ils démontrent cet argument en mentionnant la dichotomie classique, mais largement remise en question (McSweeney, 2002 ; Kumaravadivelu, 2008 ; Dervin, 2009), des modes de cognition et de perception individualistes et collectivistes (Waldman et Rubalcava, 2005 : 237). Ainsi, un couple sino-français serait enclin à de nombreux malentendus, les Chinois étant classés collectivistes et les Français individualistes dans ces discours scientifiques.

Ces visions réifiées, généralisantes, mais aussi d'un certain côté pathologisantes (Briedenbach et Nyíri, 2009 : 322) sont actuellement la cible de chercheurs qui y préfèrent une démarche herméneutique, intersubjective et contextualisée. À nouveau, selon Bensa (2010 : 79) « il n'y a pas de différence culturelle, il y a des différences d'histoire qui portent sur le type de ressources que les acteurs mobilisent ici et là-bas ».

Les couples mixtes représentent, selon Philippe (2008 : 114), « l'une des figures idéal-typiques des "antinomies de la modernité" », car les relations qui s'y créent vont au-delà des frontières qu'ont imposées la Modernité aux citoyens des différents pays (Bauman, 2004). Néanmoins, les chercheurs reconnaissent de plus en plus que cette Modernité se permute en post/hyper/surmodernité dont les caractéristiques principales sont le métissage, l'hybridité et les identités plurielles et instables (Aubert, 2004 ; Dervin, 2008). On est alors en droit de se demander si les recherches effectuées sur les couples interculturels qui ont adopté un cadre d'analyse moderne basé sur une compréhension solide, nationale et essentialiste des cultures, des identités, mais aussi des langues, n'ont pas construit elles-mêmes un objet, voire un fantasme. Quelques chercheurs n'hésitent pas d'ailleurs à questionner la subdivision couple inter et intraculturelle (exogamie/endogamie), qui leur parait souvent superficielle (Falicov, 1995 ; Piller, 2002).

1.2. Langues et identité : choix et utilisation des langues chez les couples interculturels

Le choix des langues de communication dans un couple interculturel est un processus complexe. Piller (2002) note qu'une représentation sur ce choix semble persister dans les sociétés contemporaines : ce serait en effet la langue majoritaire, c'est-à-dire la langue du « territoire » où se trouve le couple qui dominerait. En fait, les différentes études sur cette question démontrent que c'est rarement le cas (cf. nos données infra). Il y aurait à nouveau derrière cette idée un biais « moderne » où tel territoire (pays) se rapporterait forcément à telle langue et vice versa. Tout comme la culture est une construction et une négociation permanente, le choix et l'utilisation des langues chez les couples interculturels varient, sont contestés, retravaillés, etc. (Piller, 2002).

Dans une étude un peu datée intitulée *Changement de langue dans le couple et la famille*, mais toujours valable pour les recherches et la *doxa* sur les couples interculturels, Siguan (1980) a pu déterminer cinq facteurs dans le choix des langues : *territoire* (langue majoritaire dans l'espace géographique habité), *diglossie* (si présence de deux langues dont l'une est plus prestigieuse), *loyauté* (choix d'une langue moins prestigieuse par solidarité), *langue de l'homme et langue de la femme* (la langue du partenaire masculin est souvent privilégiée), *facteurs individuels*. Piller (2002 : 100), elle, montre que ce qu'elle nomme le « *language desire* » en anglais, ou le désir de parler une autre langue et de devenir une autre personne dans cette langue, joue souvent un rôle important dans le choix des langues des couples interculturels. Elle explique aussi que la langue utilisée peut aussi dépendre du lieu de rencontre, de l'habitude, mais aussi de ce qu'elle nomme l'acte de compensation (le couple a emménagé dans le pays de l'épouse, ils décident donc de parler la langue du mari pour compenser, Piller, 2000).

La présente étude part d'un contexte d'utilisation de l'anglais lingua franca au sein de couples interculturels à Hong Kong. Même si aucune donnée officielle n'est disponible sur les couples partageant une lingua franca à Hong Kong ou ailleurs (les lingua franca sont souvent « invisibles »), il est clair que la « globalisation accélérée » que nous vivons actuellement (Pieterse, 2004) ne peut que contribuer à leurs proliférations. Dans un grand nombre de cas, les partenaires ont recours à une langue dite internationale ou « grande » (Alao *et al.*, 2008) telle que l'anglais, l'espagnol ou le français. L'utilisation de « petites » langues est plus rare (Alao *et al.*, 2002). Cette langue partagée, la lingua franca, n'est pas dans la plupart des cas la ou les langues « locales ».

Dans son étude sur les couples interculturels en Autriche, Julia Gundacker (2010) examine les motivations, avantages et désavantages de l'utilisation de l'anglais lingua franca. Elle explique, entre autres, que l'anglais lingua franca permet aux couples de communiquer d'une manière neutre, équilibrée, parfois simplifiée. D'autre part, selon le niveau de compétences linguistiques des partenaires, l'anglais lingua franca peut limiter les sujets de conversation, restreindre l'expression des émotions et empêcher l'apprentissage de la langue de l'autre. Nos recherches (Dervin, 2009, 2012) soulignent que le choix d'utiliser une lingua franca poserait des conditions spéciales aux couples interculturels, notamment en termes de constructions identitaires de chaque partenaire, du couple et de leurs environnements. Ce choix a aussi une influence sur les relations établies entre les membres du couple. Ainsi, on peut émettre l'hypothèse que la hiérarchie linguistique qui s'établit souvent entre le « natif » et le « non-natif » de l'anglais est moins marquée. En outre, aucun des partenaires ne peut revendiquer la « culture » de l'anglais comme étant la sienne – et ainsi « dominer » l'Autre à travers des discours d'autorité sur celle-ci (par exemple : *ma culture étant américaine, je sais mieux que toi comment me comporter quand je parle anglais*).

2. Constructions identitaires de couples interculturels partageant l'anglais lingua franca à Hong Kong

2.1. À propos des participants

L'étude qui suit est fondée sur deux entretiens individuels et un entretien avec les deux partenaires d'un couple interculturel. Ces entretiens ont été enregistrés à Hong Kong et font partie d'un corpus plus large d'entretiens et de groupes de discussion sur les couples interculturels partageant une lingua franca dans ce contexte. Rappelons ici que les partenaires étrangers choisis pour cet article sont tous de nationalité française et qu'ils ont le français comme première langue. Les couples ont été contactés par la

méthode de l'échantillonnage boule de neige (*Snowball sampling*, Frey *et al.* 2000) ; la plupart du temps, l'accès à un seul partenaire a été possible. L'ensemble des 23 couples rencontrés avaient une position socioéconomique stable – ce qui ne veut pas dire que cela est caractéristique de tous les couples interculturels à Hong Kong. Les trois partenaires français interviewés ici étaient enseignants de français langue étrangère depuis plusieurs années en Asie, titulaires d'un master. Ils semblaient tous partager un attrait pour Hong Kong et la Chine.

Les entretiens semi-guidés ont été effectués dans des conditions relativement similaires en français (couples 1 et 2) et en français et anglais (couple 3, la femme hongkongaise s'exprimait en anglais, mais comprenait le français). Lors des entretiens, nous avons tenté de nous effacer le plus possible pour laisser parler les participants. Nous sommes toutefois conscient du fait que notre présence et que les représentations que nos participants ont attachées à cette présence ont eu une influence sur les discours construits. Nous tenterons lors de l'analyse de souligner ces influences potentielles, qui resteront bien sûr des hypothèses.

2.1.1 Quelques mots sur chaque participant

(Couple 1) *Sophie* (pseudonyme) vivait depuis 2 ans à Hong Kong au moment de l'entretien, où elle enseignait une langue étrangère. Elle a vécu dans d'autres pays asiatiques et affirmait parler, en plus du français et de l'anglais, le mandarin et le cantonais. Sa rencontre avec son copain hongkongais datait d'un an et demi, ils partageaient le même appartement. L'anglais, le français et le cantonais étaient leurs langues de contact.

(Couple 2) Le deuxième partenaire de l'étude, *Alain* (pseudonyme), s'était installé à Hong Kong il y avait plus de 10 ans. La relation avec sa partenaire hongkongaise était la deuxième relation intime depuis son arrivée. Comme le couple 1, ils parlaient ensemble l'anglais (présentée comme langue majoritaire), mais aussi le cantonais, le français et le mandarin. Au moment de l'étude, ce couple vivait ensemble depuis 4 ans.

(Couple 3) Le troisième couple était composé de *Jean* et *Charlotte* (pseudonymes). Jean habitait à Hong Kong depuis plus de 15 ans. Il vivait avec Charlotte depuis 10 ans au moment de l'entretien. Jean et Charlotte parlaient anglais (présentée aussi comme langue majoritaire), français et cantonais. Charlotte était enseignante dans une école primaire « anglaise » à Hong Kong.

Aucun des couples n'avait d'enfants au moment de la recherche.

Comme nous l'affirmions en introduction, l'anglais est aussi une langue officielle à Hong Kong, qui est largement pratiquée dans des contextes éducatifs, politiques, quotidiens par la population hongkongaise. On peut alors se demander si la catégorie anglais lingua franca s'applique à l'interaction au sein de nos couples. La question est difficile, car pour y répondre, il faudrait passer par deux concepts « opposés » qui sont remis en question en linguistique : le locuteur natif et le non natif (Davies, 2001 ; Dervin et Badrinathan, 2011). Le problème posé par ces notions est que l'identité native ou non native n'est ni naturelle ni juridique. En effet, par exemple lors de séjours dans des contextes dits postcoloniaux, nous avons pu remarquer que certains locuteurs locaux de l'anglais qui utilisent la langue au quotidien se disent natifs de cette langue – alors que pour un « Européen », leur anglais pourrait sonner et paraitre « non natif ». Parmi les individus interrogés pour cette étude, la plupart ont affirmé que l'anglais des partenaires hongkongais n'était pas « parfait » (Sophie), une « preuve que ce n'est pas sa langue » (Alain). Charlotte, elle, considère que l'anglais est sa deuxième langue. Partant de ces discours « identifiants », qui ne posent aucune réalité, nous considérons que nos couples ont recours à l'anglais lingua franca. Si nous avions pu interroger les

partenaires des deux premiers couples, nous aurions peut-être classé ces couples différemment. Souvent, le chercheur doit faire face à ce problème, mais, comme nous venons de le faire, il est important de le préciser, et donc de souligner les éventuels biais de l'étude. En tout cas, comme nous nous situons dans une approche constructionniste de l'identité, nous ne cherchons pas à dépeindre une réalité sociale, mais à analyser comment celle-ci se construit à travers le discours. Pour Bauman (2004), il s'agirait de s'engager alors dans une activité de « résolution de la quadrature du cercle » (« *square the circle* »)…

2.2. Choix des langues et caractéristiques

2.2.1. Compartimentalisation des langues

Pour commencer, nous portons un regard sur les langues que les partenaires des trois couples disent partager au quotidien. L'anglais est la langue majoritaire pour tous, sur laquelle se greffent aussi le français et le cantonais. Il semble d'ailleurs que chacune de ces langues remplit un rôle bien spécifique dans la relation et qu'elles sont donc compartimentalisées. Il ne semble pas y avoir eu de modifications de ces rôles dans l'histoire des trois couples. Comme nous le verrons, les participants partagent des souhaits de changements uniquement.

En tout, les relations qu'ont les interviewés avec ces langues divergent, surtout chez Sophie, qui souhaite clairement se concentrer sur les deux langues premières du couple, le français et le cantonais. Même si l'anglais est omniprésent dans son couple, elle dit y pratiquer un usage « discipliné » du cantonais. Lorsque Sophie décrit son quotidien linguistique avec son partenaire, elle se réjouit du fait que ce dernier apprend le français :

Extrait 1

> [...] au quotidien avec mon partenaire l'anglais et dieu merci il s'est mis au français[3]

En tout, pendant l'entretien, le discours de Sophie sur l'anglais n'est pas négatif en soi, à l'inverse de nombreux couples utilisant cette lingua franca (Dervin, 2009). Ce n'est donc pas l'anglais qui est problématique, mais elle affirme à plusieurs reprises qu'elle aimerait simplement qu'il disparaisse de la relation :

Extrait 2

> [...] on utilise l'anglais maintenant de moins en moins en fait parce que l'un comme l'autre on étudie de plus en plus donc pour la communication directe on utilise français et cantonais maintenant et même si des fois c'est pas toujours bon faut forcer sinon on fera jamais de progrès pour ce qui est la communication indirecte soit par téléphone soit par l'internet c'est l'anglais pour être sûr de bien se comprendre

[3] La transcription des extraits est orthographique et ne tente en rien de retranscrire les éléments para-verbaux ou non-verbaux. Même si ceux-ci contribuent sans aucun doute à la construction identitaire, aucune étude convaincante n'a jusqu'à présent pu le démontrer de façon cohérente (Linell, 2009). Notons également que nous n'ajoutons que quelques signes de ponctuation dans les extraits d'entretien : les points d'interrogation et les trois petits points (pour marquer une petite interruption) afin de ne pas trahir ou sur-interpréter les éléments paraverbaux ou non-verbaux. En effet, une transcription ponctuée ne peut pas traduire entièrement les co-constructions effectuées entre les interlocuteurs.

Sophie n'explique pas vraiment pourquoi elle veut que cette langue disparaisse. On peut émettre l'hypothèse qu'elle préfèrerait que son couple ait recours à leurs langues premières (hypothèse vérifiée dans d'autres contextes similaires, cf. Dervin, 2011).

Il apparait clairement ici qu'il y a compartimentalisation : l'anglais sert à la communication indirecte, mais est évité en face à face. On notera l'expression d'obligation qui revient souvent dans son discours, « faut forcer », et qui semble représenter une force extérieure qui l'oblige à « se libérer » de l'anglais.

Sophie précise également, lors de l'entretien, comment l'utilisation et le choix des langues se déroulent et sont négociés dans les lieux publics :

Extrait 3

I : vous parlez anglais dans les lieux publics?

S : on parle pas anglais en public

I : ah!

S : si vraiment on se comprend pas

I : donc lui il parle cantonais et toi français?

S : quand on est au restaurant on parle cantonais si ça coince on parle français si ça re-coince on essaie en cantonais si vraiment c'est pas possible on passe par l'anglais mais à ce stade de notre relation l'anglais c'est vraiment euh la dernière solution

I : et donc pour les endroits publics comment tu expliques? C'est une espèce de contrat inconscient?

S : c'est juste pour faire des efforts, c'est une discipline plus qu'autre chose

Le lieu public représente un espace où les identités sont construites sans pouvoir toujours contrôler les résultats (Goffman, 1963). Dans sa réponse, Sophie semble dire qu'elle souhaite construire une identité « autre » (cantonaise), entre autres au restaurant, ou en essayant d'utiliser le cantonais. L'exemple du restaurant est significatif dans ce sens, car c'est là où son identité d'étrangère et de locutrice non native de la langue locale peut ressortir le plus facilement (personne ne la connait, ne sait qu'elle parle cantonais, mais elle est « blanche », donc on peut penser facilement qu'elle ne parle pas le cantonais).

Le choix des langues, comme pour Sophie, semble aussi compartimentalisé chez les autres couples interviewés, c.-à-d. que chaque langue a un rôle et un contexte d'utilisation afférents. Néanmoins, le rapport distant à l'anglais ne se retrouve pas dans ce qu'ils expriment. Lorsqu'Alain décrit les langues qu'il pratique au quotidien, à l'inverse de Sophie, il donne l'image d'un caméléon linguistique qui s'adapte sans trop de problèmes aux contextes d'interaction :

Extrait 4

A : pour le boulot comme je suis prof de français essentiellement le français comme mes collègues parlent français ils sont essentiellement français il m'arrive bien sûr d'avoir recours à l'anglais et après euh dans mon couple l'anglais essentiellement mais pas uniquement parce que je parle un peu cantonais j'ai pas appris mais j'ai appris le mandarin avant donc j'ai appris naturellement un

> peu le cantonais du fait que ça fait douze ans que je suis là et je m'exprime en français assez souvent en fait
>
> I : et c'est calculé à chaque fois dans des contextes bien précis?
>
> A : non y a pas de logique mais y a une sorte de *pattern* qu'on peut trouver ça répond à certains contextes ouais
>
> I : par exemple?
>
> A : bon le cantonais c'est pour des actes de parole quotidien ç'a souvent à faire avec des histoires de nourriture c'est aussi souvent quand moi je suis à l'extérieur et que je suis dans un environnement où on parle essentiellement cantonais par exemple dans un restaurant chinois

Par son travail, il pratique donc le français, mais aussi l'anglais. Avec sa partenaire, trois langues sont utilisées. L'exemple d'utilisation du cantonais qu'il propose est similaire à celui donné par Sophie : un lieu public, le restaurant. Ce serait donc pour les deux participants un des lieux privilégiés pour marquer une identité linguistique multiple, une identité « autre » du couple, qui leur permettrait de se rapprocher des autres, voire d'être comme eux.

Enfin, le troisième couple partage des pratiques similaires au deuxième, avec l'anglais qui domine.

Extrait 5

> I : Quelles langues vous utilisez au quotidien?
>
> C : I spoke both English French and Cantonese and no particular reason which language I use what time
>
> I : donc y a pas de logique?
>
> J : bon pas vraiment mais le cantonais est plutôt utilisé quand c'est moi qui initie un peu la conversation parce que je sais un peu mes limites lexicales surtout en fait et donc y a des contextes où j'initie la conversation parce que je veux en fait pratiquer et j'essaie pour essayer de pratiquer ou souvent y a pas de raison entre nous des fois on parle en français puis des fois on parle en anglais puis ça dépend
>
> C : but mainly we speak English with one another

Aucun contexte précis d'utilisation n'est mentionné dans l'entretien, à l'inverse des autres couples. D'après Jean, c'est surtout lui qui essaie de proposer les situations d'interaction en cantonais… pour pratiquer. C'est le seul partenaire de tous les couples qui commente d'ailleurs ses propres compétences en cantonais : « je sais un peu mes limites lexicales ».

2.2.2. Caractéristiques des langues partagées : usage de l'alternance codique et du mélange

D'après Auer et Eastman (2010 : 84), les recherches sur les phénomènes d'alternance codique et de mélanges se développent depuis une trentaine d'années, en même temps que la « globalisation accélérée » et la multiplication des contacts de langues se sont confirmées. Définis, entre autres, comme « *the juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems* » (Gumperz, 1982 : 59), ces phénomènes peuvent être étudiés de différents

points de vue (Auer et Eastman, 2010). Ici nous retenons leur intérêt pour les constructions identitaires.

Rappelons d'abord que dans le contexte de recherche, Hong Kong, l'alternance et le mélange sont très couramment pratiqués entre le cantonais et l'anglais (voire le mandarin, cf. Bolton et Yang, 2008 ; Sung, 2010). Dans nos études antérieures sur les couples partageant une lingua franca (Dervin, 2009, 2011), nous avons aussi souligné l'omniprésence de cette pratique dans un couple finno-africain (français, finnois, wolof), un couple finno-tunisien (suédois, finnois, arabe, anglais, français) et un couple finno-ivoirien (suédois, finnois, arabe, anglais, « *pidgin english* »).

De même, les trois couples de cette étude rapportent mélanger et alterner entre trois langues (voire quatre avec le mandarin pour le couple 2). Alain explique que son couple a recours à des expressions en français :

Extrait 6

I : Vous utilisez le français entre vous?

A : le français c'est plutôt pour exprimer des émotions euh je jure en français quand je suis pas content c'est plutôt en français quand il y a des exclamations c'est plutôt en français elle aussi elle a jamais appris le français avant mais avec moi maintenant elle s'exprime elle comprend mais parfois c'est… mais même elle est capable de parler un peu français si par exemple on se téléphone c'est *bonjour ça va?* autant de sa part que de la mienne avec des questions de base aussi *qu'est-ce que tu fais?* je pense que chez elle ça correspond aussi a une volonté d'aller vers moi comme moi le cantonais euh

Le recours à ces expressions en français (des automatismes?) ont un rôle à jouer dans l'identité du couple, dans la relation qui se construit, comme le démontrerait la dernière remarque d'Alain : en insérant une expression d'une langue de l'un ou l'autre, les partenaires signalent à l'autre qu'ils deviennent/souhaitent devenir les « mêmes », qu'une partie d'eux s'aligne sur l'identité de l'autre. Cela pourrait signaler aussi une « ouverture » à l'autre.

Pour Sophie, l'alternance des langues ou le mélange se basent avant tout sur le cantonais et l'anglais (alors que cette langue n'est pas « voulue dans notre relation » (cf. supra).

Extrait 7

plutôt anglais-cantonais anglais-français pas trop mais anglais-cantonais oui des expressions qu'on remet du cantonais à la fin des phrases pour les faire sonner un peu plus cool un peu plus relax oui

Le rôle de ces insertions n'est pas le même que pour Alain. À Hong Kong, selon Kirkpatrick et Moody (2009), la population aurait recours au quotidien à ce qu'ils nomment un « *singlish* » qui se base sur l'anglais « standard » et de nombreux éléments issus du cantonais : par exemple l'ajout de *-lah* (啦) à la fin des phrases, pour en copier la prosodie (cf. Ng, 2009). Ce que Sophie présente comme étant l'alternance dans la langue que le couple construit relève en fait d'une copie d'un phénomène largement utilisé à Hong Kong. Dans un sens, en plus d'être plus « cool » et « relax », peut-être recherchent-ils l'authenticité (faire comme les autres, les « vrais » locuteurs du cantonais) dans cette pratique?

Chez le troisième couple, d'ailleurs, la normalité de ces phénomènes à Hong Kong est mentionnée comme justification de la pratique d'alternance dans le couple :

Extrait 8

> on le fait pas mal mais c'est assez typique à Hong Kong de faire du *code-switching* un mot en anglais en français en cantonais

Mais à l'inverse du couple 1 (cf. extrait 6), les deux autres couples semblent utiliser les alternances linguistiques pour marquer leurs identifications, non dans une visée d'authenticité.

Le couple 3 précise et démontre que les alternances leur sont bénéfiques dans certains contextes et qu'elles jouent donc un rôle stratégique clair (sur les stratégies liées aux alternances codiques, cf. Jonsson, 2009). Jean donne un exemple lié à notre propre rencontre. Avant de faire l'entretien, nous nous étions retrouvés chez une amie commune :

Extrait 9

> ouais ben par exemple hier soir on voulait parler de toi mais elle aurait pas pu le faire devant toi en français ou en anglais donc on a parlé cantonais question bête elle m'a demandé d'où tu venais comme elle était assise à côté de toi elle pensait que c'était un peu impoli c'est plus simple de lui dire en cantonais

L'extrait suivant dévoile aussi une autre utilisation stratégique des langues partagées lors de leurs séjours en France :

Extrait 10

> en général quand on est en France et si on veut se dire des choses entre nous, on se parle alors en anglais et à Hong Kong parfois si on veut se dire des choses entre nous alors on va peut être utiliser le français

Alain utilise une métaphore intéressante pour expliquer ces stratégies, le retour aux alternances permet de créer une « bulle » autour du couple :

Extrait 11

> Bien sûr c'est pratique ça te permet surtout le cantonais de dire des choses que les autres ne comprennent pas on est dans l'intimité totale peut-être que si on s'exprime en français ici c'est parfois aussi des cas semblables les gens comprennent pas bien sûr ça crée une bulle

Il semblerait donc que les couples 2 et 3 s'opposent légèrement au couple 1. En effet, ce dernier semble avoir recours à l'alternance des langues pour marquer une identité de « Même » (on parle cantonais, on sait utiliser les alternances comme les autres) alors que les couples 2 et 3 y ont recours parfois pour marquer leur différence et pouvoir ainsi vivre leur relation, leur identité de couple, « entre eux » (la bulle).

2.3. Regards sur soi, l'autre et le couple

Cette section examine comment les individus interviewés parlent et construisent le couple interculturel. Les deux extraits suivants permettront de révéler deux idées centrales sur les couples interculturels en général que les interviewés remettent en question et qui nous renseignent sur la façon dont eux voient ces couples. Ces extraits sont issus de l'entretien des couples 2 et 3.

Au début de l'entretien, Alain répond à la question « Comment vivez-vous le fait de partager l'anglais lingua franca avec votre partenaire? » en réagissant face à son propre discours :

Extrait 12

> A : je partage ma vie avec une Hongkongaise ça fait 2 ans et avant j'étais dans une autre relation avec une autre Hongkongaise donc aussi avec ce problème de langue
>
> I : donc toi tu le vois comme un problème?
>
> A : (rires) non non non non je dis le mot problème j'ai pas pensé à mais avec cette… je pourrais chercher un autre mot pour remplacer c'est le premier mot qui me vient c'est pas vraiment un problème en réalité c'est pas un problème dans le sens c'est pas une difficulté

Alain utilise donc le mot *problème* quand il introduit lui-même la thématique de la lingua franca. Nous l'interrogeons alors sur l'emploi de ce mot, lui suggérant ainsi que son utilisation est intéressante et peut-être révélatrice d'un potentiel obstacle (influence du chercheur). Sa réaction montre qu'il réfléchit sur l'utilisation du mot, mais qu'en fait, il l'aurait utilisé par automatisme. Le mot lui vient, mais il ne veut pas dire problème. Cette réaction est intéressante, car en général, les couples interculturels sont souvent perçus comme ayant des problèmes, des difficultés notamment en liaison avec les différences culturelles, mais aussi linguistiques. D'ailleurs, nous avons expliqué plus haut que les chercheurs eux-mêmes ont beaucoup travaillé sur les difficultés rencontrées par ces couples, les échecs, etc. Est-il influencé par cette doxa ici?

Ceci nous mène au deuxième extrait issu de l'entretien du troisième couple. Dans ce qui suit, Jean s'interroge sur le partage d'une éventuelle langue secrète entre lui et sa compagne :

Extrait 13

> J : ben ça dépend des circonstances tous les gens qui ont une certaine relation ils ont un langage personnel y a toujours des références à des situations que les deux personnes peuvent comprendre c'est assez général

D'après lui, toute relation intime, tous les couples (qu'ils partagent une première langue ou non) créent un « langage personnel ». Cela signifie-t-il que selon lui la dichotomie couple interculturel-intraculturel n'a pas de valeur? Nous explorerons davantage cette problématique dans ce qui suit, en nous interrogeant sur la façon dont les différences « culturelles » mais aussi linguistiques sont perçues par les répondants.

2.3.1. Vision culturaliste des couples?

Les cultures posent-elles un problème dans les couples étudiés? À cette question, chaque couple semble répondre négativement, avec plus ou moins de cohérence ou de précision.

Pour Sophie, la question est « un faux problème » :

Extrait 14

> non franchement c'est un faux problème à partir du moment où on parle y a pas de problème même si y en a un qui va dire *ça c'est blanc* et l'autre *ça c'est gris* non y a toujours un moment où il faut faire des compromis et il faut être patient parce qu'on parle pas tous les deux anglais parfaitement et il faut accepter et ses limites et les limites de l'autre

Dans la réponse d'Alain, il y a en quelque sorte une légère contradiction :

Extrait 15

> certaines manières de… ben oui… on a des niveaux différents aussi bien sûr notre manière de voir les choses d'analyser une situation ben par exemple on regarde la télé il se passe un truc on va pas l'analyser de la même façon puis ce qui est intéressant c'est qu'on en discute ben ça je trouve ça extrêmement enrichissant et puis sur le quotidien oui sur des habitudes quotidiennes ouais certainement aussi

Même si le mot *culture* n'est pas repris (il parle de « manières » au début, puis « habitudes quotidiennes »), l'image qu'il donne du couple pourrait en quelque sorte être classée comme étant différentialiste – mais pas forcément culturaliste, car il ne va pas jusqu'au bout dans le discours sur les différences culturelles. Dans la suite de l'entretien, nous lui avons demandé si parfois ils se manipulaient l'un et l'autre par le biais de leurs appartenances culturelles. Dans leurs études sur les couples interculturels mexico-américains, Molina *et al.* (2004 : 140) ont noté l'omniprésence de ce qu'elles nomment un « *cultural camouflage* » dans lequel les partenaires ont recours à un stéréotype pour justifier une habitude, manière de faire, de penser, etc. Elles donnent l'exemple suivant : « Hey Honey, sorry I am late, but I am Latino ».

Voici la réaction d'Alain :

Extrait 16

> A : oui *chez moi on fait pas comme ça* non étonnamment non c'est jamais arrivé c'est jamais arrivé mais j'ai du mal moi-même à cerner quels sont qu'est-ce qui fait que je sois français? Quelles sont les valeurs qui devraient être présentes chez un Français? Euh j'ai du mal à le définir je ne renie pas du tout mon origine française mais pour moi ça répond pas à des critères extrêmement précis et j'ai de la chance on n'a jamais eu ce genre de discussion je dis j'ai de la chance parce que c'est un peu stérile parce que c'est pas comme ça qu'on va faire vivre un couple

Sa réponse marque une compréhension « ouverte », non réifiante des relations interculturelles et de la place de la « culture ». Il est conscient non seulement de ce qu'est un « cultural camouflage » (cf. le discours direct *chez moi on fait pas comme ça*), mais aussi des dangers potentiels de ce phénomène (« c'est pas comme ça qu'on va faire vivre un couple »).

Pour le couple 3, cette façon de concevoir les identités, et donc le rapport du soi à l'autre « radical » (c.-à-d. l'étranger), est claire dès le début. Jean construit un discours qui semble tout à fait cohérent et réaliste sur ce point, qu'il baptise l'échappatoire :

Extrait 17

> I : d'être de deux pays différents ça pose des problèmes?
>
> J : non je pense que dans une vie de couple y a tellement de facteurs en jeu que les réduire à des problèmes de langues et de cultures c'est un peu rapide quoi c'est une façon facile de régler des problèmes peut-être que inconsciemment j'ai du utiliser au moins ça c'a du me traverser l'esprit mais c'était plutôt l'échappatoire plutôt que d'essayer de comprendra un peu que c'est un peu réducteur quoi mais c'est vrai que malgré ça on peut pas vraiment éviter ces stéréotypes qui sont derrière, qui durent un peu quand on a pas envie de trouver une solution

Pour ce couple, ces différences génériques, a-contextuelles, « imaginées » et « imaginaires » (Abdallah-Pretceille, 2003) sont utilisées de façon humoristique :

Extrait 18

> souvent c'est plutôt une façon un peu ironique pour se moquer de l'un et de l'autre : *ah t'es français ah t'es hongkongaise*…

On notera pour clore cette section que les discours partagés entre l'interviewer et les participants sont des positionnements. Dans d'autres contextes, avec d'autres interlocuteurs, ces métadiscours sur la culture auraient pu diverger.

2.3.2. Visions de l'avenir linguistique du couple

Si la culture ne semble pas être un problème pour les trois couples, quand la question de l'avenir du couple est posée, les participants font émerger un certain nombre d'attitudes positives comme négatives sur la langue « bouée », l'anglais, et son avenir dans la relation.

Pour le couple 1, c'est la thématique des enfants qui renforce ce que nous soulignions plus haut : l'anglais doit disparaître de la relation.

Extrait 19

> I : Si je comprends bien, l'idéal pour toi ce serait le parler français et cantonais et d'abandonner l'anglais?
>
> S : oui
>
> I : tu crois que ça va se réaliser un jour?
>
> S : ben j'espère on pensait déjà si on a des enfants l'anglais ne serait pas bienvenu dans le foyer
>
> I : pourquoi?
>
> S : parce que idéalement on voudrait que les enfants puissent parler les deux langues ce qui pourra représenter nos deux cultures moi je veux absolument que mes enfants parlent français et lui veut que ses enfants parlent cantonais et je veux aussi que mes enfants parleront cantonais parce que c'est la seule langue qu'ils pourront parler avec leurs grands-parents ils ne parlent ni mandarin ni anglais

Les arguments principaux présentés par Sophie sont de permettre et faciliter la communication avec la famille (les grands-parents hongkongais ne parlent qu'une seule langue), mais aussi « l'apprentissage » de la « culture » représentée par les deux langues. Ce dernier argument contient la seule mention du mot culture dans tout l'entretien (cf. section précédente).

Les autres couples ne parlent pas des enfants. Alain, lui, ne rejette pas l'anglais dans l'avenir du couple, mais souhaite améliorer son cantonais, sans affirmer qu'il voudrait que cette langue devienne la langue majoritaire du couple. Le couple 3, lui, veut bien apprendre la langue de l'un et l'autre, sans toutefois faire disparaître l'anglais. Charlotte explique que l'anglais représente leur force commune :

Extrait 20

> I think it would be a bit difficult not to use English altogether because that's a language that we both know at a good level and we understand each other perfectly well and my French is not as good I

> understand more than I can speak so to make a good discussion I cannot with Chinese it is more difficult for him to use the language so among the three languages English is my best language.

Le « *language desire* », ou l'envie d'apprendre la langue de l'autre, voire une certaine attirance vers celle-ci, noté par Ingrid Piller (1.2.) se fait ressentir chez tous les participants.

2.4. Regards des autres

Les couples interculturels, exogames, symbolisent des relations intimes qui intriguent et interrogent toujours nos sociétés (Piller, 2002). Pour la doxa, mais aussi dans l'entourage des couples, l'exogamie n'est pas toujours acceptée, voire acceptable. Dans ce qui suit, nous cherchons à voir comment le couple est perçu par les autres, et comment ces derniers parlent du couple. Nous examinons les groupes d'individus, les amis, les connaissances et la famille dont parlent les interviewés.

Lors de l'entretien, Sophie parle de son apprentissage du cantonais : selon de nombreux individus qu'elle a rencontrés, elle ne pourra pas l'apprendre correctement et donc utiliser cette langue. Elle rejette clairement cette idée à plusieurs reprises durant l'entretien. Elle indique que l'une de ses motivations pour apprendre le cantonais et le pratiquer avec son partenaire est en fait de combattre ces arguments. Elle explique :

Extrait 21

> À Hong Kong en fait le problème c'est que quand on parle cantonais y a deux choses en fait y a une espèce d'écran dans la tête des Cantonais qui fait qu'ils se disent *ah non étranger impossible de parler cantonais* même chose au Japon c'est pareil et y a aussi une autre chose qui fait qu'il y a aussi un autre problème les Hongkongais pensent que si on parle cantonais ils pensent que nous on pense qu'ils n'ont pas assez d'éducation pour qu'ils nous répondent en anglais

Jean mentionne également la même attitude dans cet extrait :

Extrait 22

> [...] ce que je regrette un peu c'est que dans l'environnement hongkongais il est assez difficile par exemple pour moi d'apprendre le cantonais parce que les gens ont tendance à utiliser l'anglais pour les étrangers

Plus loin dans l'entretien, Sophie reprend un autre discours imaginaire d'un « local » pour soutenir davantage cet argument :

Extrait 23

> puis le regard aussi de l'étrangère qui sort avec le Chinois qui parle en anglais *ah celle-ci elle parlera jamais la langue* quoi oui y a ça

Il est donc clair que pour Sophie l'abandon de l'anglais souhaité et son obsession à vouloir parler cantonais sont liés aux regards négatifs que semblent lui renvoyer ceux qu'elle rencontre ou la société hongkongaise « imaginée ». Nous notions précédemment son utilisation répétée de la forme « il faut… » pour appuyer son envie d'apprendre et d'utiliser le cantonais. Les voix présentées plus haut se cachent peut-être derrière ce phénomène.

Alain, de son côté, ne semble pas atteint par ce « problème ». Lorsque nous lui avons demandé comment les Hongkongais réagissent quand il parle cantonais, il répond :

Extrait 24

> ouais eux non il peut y avoir une légère surprise au départ mais peut-être le fait aussi que je m'exprimerai en cantonais à ce moment-là avec cette Hongkongaise avec laquelle je partage ma vie ça réduit un peu la surprise mais bon donc c'est dans certains contextes ou alors pour certains actes de parole effectivement

Ces remarques sont difficilement comparables à celles des autres participants. En effet, les perceptions présentées ne peuvent s'expliquer sans pouvoir connaître le niveau des compétences linguistiques des participants en cantonais – ce que nous n'avons pas pu faire. En tout, il semble que parmi les trois partenaires, Alain pratique le plus le cantonais. Selon l'assurance, la prononciation, etc. que l'on a dans une langue, l'interlocuteur, surtout s'il est natif, prendra la décision de continuer dans sa langue ou dans une autre pour communiquer. En tout cas, Alain, lui, ne mentionne en aucun cas l'attitude des locaux présentée par les deux autres interviewés.

Nous interrogeons maintenant les réactions des amis et de la famille des interviewés à propos des choix linguistiques des couples. Selon Sophie, à part les « voix » environnantes de la société hongkongaise mentionnées auparavant, ses amis, connaissances et parents ne commentent pas leur situation. Quant à Jean, il avoue à plusieurs reprises qu'il est déçu de son cantonais, car il vit dans le pays depuis plus de 15 ans et qu'il en perd parfois la face quand il l'explique en France. Il va même jusqu'à dire qu'il en a « honte ». Il ne précise pas à qui il s'adresse dans ce qui suit (« quand *on* ») :

Extrait 25

> quand on me demande si je parle cantonais je dis non [...] bon je dis je survis je me débrouille je me démerde et personnellement j'ai un peu honte de donner cette réponse parce que après tant d'années ici et quand on voit des étudiants qui n'ont pas accès a un environnement francophone et qui après quelques mois quelques années arrivent à se débrouiller a communiquer et c'est un peu une sorte de regard et on se dit ben quand même c'est un peu la honte quoi…

Jean et Charlotte ne précisent d'ailleurs pas si cette situation a causé ou non des problèmes à leurs parents. En tout cas, étant capables de tenir des conversations simples dans les deux langues (français et cantonais), cela leur permet tout de même d'interagir :

Extrait 26

> J : moi personnellement mes parents la première question c'était est-ce qu'elle parlait français parce que pour eux il fallait quand même communiquer avec la personne enfin pouvoir parce que mes parents ne parlent que français
>
> I : et toi tes parents?
>
> C : my parents are very used to my how to say my English has dominated my life since childhood even though they themselves don't speak the language they accept it

La famille d'Alain a vécu à l'étranger et parle assez bien anglais, ce qui facilite les rapports avec sa partenaire. Alain a vécu lui-même depuis très longtemps à l'étranger et il a eu plusieurs partenaires étrangères : « C'est pas une situation qui les étonne plus que ça, je pense qu'ils sont assez familiers avec ça. » À l'inverse, la famille de sa partenaire ne parle pas anglais, mais cela ne semble pas leur poser de problèmes. Il explique :

Extrait 27

> pour sa famille ses parents parlent pas anglais du tout donc j'ai une communication je les ai rencontrés plusieurs fois au restaurant assez souvent j'ai une communication qui est assez limitée aussi mais c'est aussi du fait que c'est des gens assez réservés qui communiquent pas beaucoup mais c'est assez accepté d'après ce qu'elle m'a dit c'est pas un problème

Conclusion

Trois couples interculturels établis à Hong Kong étaient au centre de cette étude. Nous avons pu noter des différences et similarités dans les façons de construire les identités en relation aux langues, et surtout à la lingua franca, qui forme le noyau interactif de ces couples. Comme notre approche se situe dans un paradigme construtionniste, les résultats que nous proposons ne sont ni généralisables – n'oublions pas que dans une situation d'entretien, les participants (tout comme l'interviewer) se mettent en scène, et donc cocréent des images, des discours, etc. Ces résultats peuvent toutefois nous informer sur certaines doxas ou idées généralisées sur ce que représente un couple interculturel.

Un élément important dans l'étude est symbolisé par son contexte : Hong Kong. Effectivement, cette ville est en grande partie bilingue (anglais/cantonais), ce qui influence le choix et l'utilisation des langues. Cela se reflète notamment dans les pratiques de compartimentalisation, d'alternances codiques et de mélanges des participants.

Pour Sophie (qui a vécu le moins longtemps sur l'île de Hong Kong), l'apprentissage du cantonais en réaction aux attitudes qu'elle présente comme étant de « rejet » de la population locale, sur lesquelles elle insiste largement dans l'entretien, est primordial. Son rejet de l'anglais – rejet non négatif, néanmoins – semble aussi lié à ce phénomène. L'identité du couple qu'elle souhaite créer est bilingue (français/cantonais), sans « troisième invité » (pour la citer). Pour les autres partenaires interviewés, le plurilinguisme qui caractérise la communication dans leur couple, greffé en quelque sorte sur l'anglais, semble être accepté. Eux aussi aimeraient parler couramment la langue de l'autre. Jean, du couple 3, exprime une certaine honte face à ses faibles compétences en cantonais après avoir vécu à Hong Kong plus de 15 ans. Toutefois, sa femme et lui ne souhaitent pas se débarrasser de l'anglais. De même pour Alain, qui justifie cet argument en rappelant que l'anglais est omniprésent à Hong Kong. Comme nous avons pu le voir dans la dernière partie de l'analyse, la famille et les amis/connaissances n'ont pas d'influence marquée sur leurs constructions identitaires en tant que couples partageant une langue véhiculaire.

Pour finir, revenons sur l'un des aspects de l'identité assez étonnant dans cette recherche : le rejet du culturalisme (ou la « culture » comme explication de tout, Abdallah-Pretceille, 2003; Breidenbach et Nyíri, 2009). Comme nous l'affirmions dans la première partie de l'étude, la culture, dans son sens générique et vide, est souvent présentée comme variable explicative soit par les couples et leurs familles, soit par les

chercheurs eux-mêmes. Les trois partenaires des couples interviewés à Hong Kong semblent partager un discours tout à fait différent sur ces aspects. En effet, ils semblent s'orienter vers une approche plus intersubjective, contextualisée et herméneutique des rapports interculturels. En quelque sorte, ils sont aussi d'avis que l'interculturel en tant que rapports coconstructifs devrait être traité « sans culture » (Dervin, 2012). Notre influence en tant que chercheur engagé contre le culturalisme et le fait notamment que nous tentions d'éviter des mots ou concepts liés à l'interculturel marqués idéologiquement lors des entretiens pourraient expliquer en partie cet aspect. Il serait intéressant dans une autre étude de voir si les couples interrogés tiendraient des discours différents sur les langues et la « culture » si le point central des entretiens devenait l'interculturel plutôt que l'utilisation des lingua franca.

Bibliographie

Abdallah-Pretceille, M. 2003. *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*, Paris, Economica.

Alao, G., E. Argaud, M. Derivry-Plard et H. Leclercq (dir.). 2008. *Grandes et petites langues. Pour une didactique du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Bern, Peter Lang.

Aubert, N. 2004. *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Erès.

Auer, P. et C.M. Eastman. 2010. « Code-switching », dans *Handbook of Pragmatics*, sous la dir. de J.-O. Östman et J. Verschueren, Amsterdam, Benjamins, p. 84-112.

Bauman, Z. 2004. *Identity*, Cambridge, Polity.

Bensa, A. 2010. *Après Lévi-Strauss, pour une anthropologie à taille humaine*, Paris, Textuel.

Bolton, K. et H. Yang. 2008. *Language and Society in Hong Kong*, Hong Kong, Open University of Hong Kong.

Briedenbach, J. et P. Nyíri. 2009. *Seeing Culture Everywhere*, Washington, University of Washington Press.

Brubaker, R. 2004. *Ethnicity Without Groups*, Cambridge, Harvard University Press.

Burton, M.J. 1993. *Western-Sino intermarriage in Hong Kong*, Thèse de doctorat, University of Hong Kong.

Cools, C. 2009. « Challenges of language and communication for intercultural couples living in Finland », *Actes du colloque ANZCA09* (Brisbane, Australie), p. 430-452.

Davies, A. 2001. *The Native Speaker: Myth and Reality*, Clevedon, Multilingual Matters.

Dervin, F. et V. Badrinathan. 2011. *L'enseignant non-natif : Identités et légitimité dans l'enseignement-apprentissage des langues*, Liège, E.M.E. Éditions.

Dervin, F. 2008. *Métamorphoses identitaires en situation de mobilité*, Turku, Humanoria.

Dervin, F. 2009. « Approches dialogiques des co-constructions de soi et des autres chez des locuteurs de français langue véhiculaire (FLV) : solidifications et métamorphoses d'un couple mixte en Finlande », *Revue discours, signes, sociétés*, vol. 3.

Dervin, F. 2012. *Impostures interculturelles*, Paris, L'Harmattan.

Falicov, C.J. 1995. « Cross-cultural marriages », dans *Clinical handbook of couple therapy,* sous la dir. de N. Jacobson et A. Gurman, New York, Guilford, p. 231-246.

Frey, L.R., C.H. Botan et G.L. Kreps. 2000. *Investigating Communication. An Introduction to Research Methods*, Boston, Allyn & Bacon.

Gillespie, A. et F. Cornish. 2009. « Intersubjectivity: Towards a Dialogical Analysis », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 40, no 1, p. 19-46.

Goffman, E. 1963. *Behavior in Public Places: Notes on the Social Organization of Gatherings*, New York, The Free Press.

Gumperz, J.J. 1982. *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.

Gundacker, J. 2010. *English as a lingua franca between couples*, Köln, Vdm Verlag.

Hermans, H.J.M. et A. Hermans-Konopka. 2010. *Dialogical Self Theory. Positioning and Counter-Positioning in a Globalizing Society,* Cambridge, Cambridge University Press.

Holliday, A. 2010. *Intercultural communication and ideology*, London, Sage.

Howarth, C. 2002. « Identity in Whose Eyes?: The Role of Representations in Identity Construction », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 32, no 2, p. 145-162.

Jackson, L.R. 2009. « Language, Power and Identity in Bilingual Childrearing », *Crossroads*, vol. 3, no 2, p. 58-71.

Jonsson, C. 2009. « Functions of code-switching in bilingual theater: An analysis of three Chicano plays », *Journal of pragmatics*, vol. 42, no 5, p. 1296-1310.

Kim, M. 2010. « Gender and International Marriage Migration », *Sociology compass*, vol. 4, no 9, p. 718-731.

Kirkpatrick, A. et A. Moody. 2009. « A tale of two songs: Singapore versus Hong Kong », *ELT Journal*, Vol. 63, no 3, p. 265-271.

Kumaravadivelu, B. (2008) *Cultural Globalisation and Language Education*, New Haven & London, Yale University Press.

Lin, G. et Z. Ma. 2008. « Examining cross-border marriages in Hong Kong since its return to China in 1997 », *Population, Space and Place*, vol. 14, p. 407-418.

Linell, P. 2009. *Rethinking Language, Mind, and World Dialogically*, Charlotte, North Carolina, Information Age Publishing Inc.

Maffesoli, M. 2004. *Le Rythme de vie. Variation sur l'imaginaire post-moderne*, Paris, Table Ronde.

Marnette, S. 2005. *Speech and Thought Presentation in French: Concepts and Strategies*, Philadelphia, John Benjamins.

McSweeney, B. 2002. « Hofstede's Model of National Cultural Differences and their Consequences », *Human Relations*, vol. 55, p. 89-117.

Molina, B., D. Estrada et J.A. Burnett. 2004. « Cultural Communities: Challenges and Opportunities in the Creation of "happily ever after" Stories of Intercultural Couplehood », *The Family Journal*, vol. 12, p. 139-147.

Ng, E-C. 2009. « Singlish as a Tonal Language, Thanks to Bazaar Malay », *ESEA Proceedings*, Singapore, National Institute of Education, p. 29-41.

Pavlenko, A. et A. Blackledge. 2004. *Negotiation of Identities in Multilingual Contexts*, Clevedon, Multilingual Matters.

Philippe, C. 2008. « Être parents dans un couple mixte : éléments de réflexion », *Informations sociales*, vol. 149, p. 114-123.

Pieterse, N.P. 2004. *Globalisation and Culture: Global Mélange*, Chicago, Rowman & Littlefield.

Piller, I. 2000. « Language choice in bilingual, cross-cultural interpersonal communication », *Linguistik online*, vol. 5, no 1.

Piller, I. 2002. *Bilingual couples talk: the discursive construction of hybridity*, Amsterdam, Benjamins.

Siguan, M. 1980. « Changement de langue dans le couple et dans la famille », *Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik*, vol. 32, p. 283-285.

Sung, C.C.M. 2010. « Being a 'Purist' in Hong Kong: To Use or Not to Use Mixed Code », Changing English, vol. 17, no 4, p. 411-419.

Waldman, K. et L. Rubalcava. 2005. « Psychotherapy with intercultural couples: a contemporary psychodramatic approach », *American Journal of Psychotherapy*, vol. 59, no 3, p. 227-246.

Wikan, U. 2002. *Generous betrayal*, Chicago and London, The University of Chicago Press.